6

SOCIÉTÉ MÉDICALE

DU DOUZIÈME ARRONDISSEMENT.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1842,

ET

ÉLOGE FUNÈBRE

Du Docteur HOURMANN,

Par M. **MENIÈRE**, *Secrétaire-général.*

Messieurs,

Dans cette dernière séance de 1842, au moment où les membres du Bureau vont quitter les fonctions qu'ils devaient à votre bienveillant suffrage, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de jeter un coup d'œil sur les travaux de l'année, de rappeler nos mutuels efforts pour accomplir le vœu des fondateurs de cette Société, et de vous présenter un état exact de notre situation actuelle.

La Société de Médecine du 12e Arrondissement, instituée dans un but pratique par les Médecins des Bureaux de Bienfaisance de ce même Arrondissement, a fidèlement conservé le caractère de son origine. Si son cercle s'est agrandi, si beaucoup de confrères des diverses parties de la ville, sont venus s'associer à ses modestes travaux, on peut dire que nous avons continué de suivre la direction première imprimée à nos séances, et qu'il s'agit toujours parmi nous de la pratique de l'art et de son application immédiate au soulagement de l'humanité.

Chacun de nous sait, en effet, que la science, au point de vue dogmatique, est fort digne assurément d'occuper les veilles des hommes laborieux, et de remplir les séances des sociétés académiques; mais voués plus particulièrement à l'exercice de l'art, nous recevons avec reconnaissance les principes capables de nous diriger, nous les soumettons au creuset de l'expérience, et c'est pour nous éclairer mutuellement, pour nous aider les uns les autres, que nous venons ici dire avec candeur ce que nous avons vu, demander à nos confrères ce qu'ils ont observé, et enrichir ainsi notre propre expérience de celle de nos collègues.

La pensée qui a présidé à cette réunion mensuelle de tous les Médecins du même Arrondissement est donc véritablement utile, et je ne veux pour preuve de son excellence, que les résultats qui en découlent naturellement. En proclamant bien haut son but d'utilité pratique, en provoquant cet appui mutuel des intelligences vouées aux mêmes travaux, et cette union de bonne confraternité pour obtenir un résultat commun, nous avons par cela même attiré vers nous tous ceux qui prennent au sérieux la profession de médecin; notre sphère d'activité s'est agrandie, de nouveaux membres sont venus s'asseoir parmi nous, et nos travaux ont augmenté de nombre et d'importance.

Dans le courant de cette année, nous avons eu bien souvent l'occasion de délibérer, comme corps consultant, sur des cas de médecine et de chirurgie pratiques. Lors que l'un de nous rencontre dans sa clientelle quelque fait insolite, embarrassant, il s'empresse de le soumettre à la Société, et presque toujours

cette communication donne lieu à un examen approfondi de la question et à des éclaircissemens qui tournent au profit du malade. Souvent un de nos collègues a vu un fait analogue, et de ce rapprochement naît la lumière qui dirige le consultant et le conduit au but. Nous accomplissons ainsi une noble mission, la question d'humanité prime toutes les autres, et tout intérêt personnel s'efface en présence du résultat obtenu.

Je crois que l'on pourrait aller encore plus loin dans cette voie d'utilité publique. Chacun sait combien les formes épidémiques sont importantes à connaître, et combien le traitement des mêmes maladies varie suivant l'influence régnante. Si nous avons été assez heureux, dans le courant de l'année, pour n'avoir point à gémir sur une de ces épidémies meurtrières qui ravagent les grandes villes et les quartiers pauvres et populeux, nous avons cependant remarqué, à diverses reprises, certaines formes pathologiques devenues communes, revêtant un caractère presque spécifique, et cédant à un mode de traitement tout particulier. Les pneumonies toujours si fréquentes, le deviennent davantage dans certaines circonstances, et exigent comme moyen curatif, plutôt tel agent thérapeutique que tel autre. Et bien, je suis certain que si, dans nos réunions mensuelles, quelques instans étaient employés à faire une sorte d'inventaire des maladies régnantes, on en retirerait un notable avantage, parce que ce signalement s'accompagnerait toujours de remarques sur l'aspect particulier de la maladie, sur sa tendance à se terminer d'une façon quelconque, sur l'efficacité de tel ou tel moyen de traitement. Ceux d'entre nous qui n'auraient pas encore vu la maladie, seraient prévenus de sa possibilité, avertis de sa présence : le diagnostic en quelque sorte anticipé, sauverait au malade l'inconvénient de l'incertitude, du tâtonnement et d'une temporisation souvent dangereuse pour lui. Voyez quel avantage il y a, dans certains cas, à savoir que les fièvres exanthématiques tendent à se compliquer de pneumonie, ou de toute autre inflammation viscérale, qui amène ces délitescences si dangereuses? Le Médecin, que son expérience personnelle ou celle des autres tient en éveil, s'at-

tache à prévenir ces complications meurtrières, et conduit à bonne fin une maladie qui pourrait devenir promptement mortelle. N'en est-il pas de même dans les affections puerpérales? Ces épidémies si terribles, qui sèment le deuil dans les familles, et laissent tant de pauvres orphelins à la charge de la société, sont sans doute difficiles à prévenir; mais tout praticien qui sait combien elles se propagent rapidement, pourra, par un redoublement de soins, et par une surveillance rigoureuse, écarter bien des causes qui favorisent l'invasion du mal, et peut-être même parviendra-t-il à étouffer dans son origine, l'étincelle qui devait allumer un incendie que l'on ne peut bientôt plus éteindre.

Ces considérations m'ont engagé à insister sur cette partie de nos devoirs, et à provoquer une extension du principe fondamental de notre association. Réunir nos efforts vers le but que tout médecin veut atteindre, la guérison des malades, nous éclairer mutuellement par le résultat de notre expérience individuelle, travailler en commun pour le plus grand avantage de la science et de l'humanité, tel est, en résumé, l'esprit et la règle de notre Société, et chacun de nous comprend les obligations que cela nous impose.

C'est encore pour contribuer à cet enseignement mutuel, que beaucoup de nos confrères nous ont fait part de leurs travaux sur diverses branches de l'art de guérir. Les esprits différens qui déterminent les aptitudes de chacun, s'attachent à des points particuliers de la science, et enrichissent son vaste domaine de recherches intéressantes. Les maladies de l'âme, les troubles de l'intelligence, cette pathologie du cerveau et de ses plus nobles attributs fonctionnels, ont souvent occupé nos séances; et les hommes spéciaux qui siégent parmi nous, ont largement payé leur part de travail. Nous avons entendu la lecture de quelques chapitres d'un ouvrage sur les passions, et nous avons vu combien le Médecin philosophe devait donner d'importance à ces mouvemens de l'âme, qui se résolvent en habitudes vicieuses, dégénèrent en désordres souvent incurables, et doivent par conséquent être traités à leur début, pour

l'être avec efficacité. Nous avons également entendu un travail de M. Baillarget, sur l'analyse des mouvemens spontanés de l'intelligence au moment du sommeil ou du réveil, alors que l'empire de la volonté va cesser de se faire sentir, ou bien, quand il ne s'exerce pas encore, et cette étude faite avec sagacité, nous a paru conduire à des lumières nouvelles sur quelques points de la psychologie pathologique. Enfin, le traitement des maladies mentales a été l'objet de discussions qui ont porté sur les bases mêmes de cette thérapeutique.

Ces travaux qui ont pour but l'amélioration du sort des aliénés, offrent un grand degré d'intérêt, puisqu'ils doivent contribuer à mettre cette partie de la science médicale au niveau de celles qui se sont le plus perfectionnées de nos jours. Nous devons y applaudir, nous devons les encourager dans l'espoir que les médecins à qui sont confiés les aliénés, arriveront enfin à une formule générale, capable de diriger tous les esprits vers un but commun. Il faudra savoir si ces infortunés malades doivent êtres enlevés à toutes leurs habitudes, ou s'il faut les y laisser, si l'isolement leur convient, ou si les soins et la vue de leur famille sont préférables, si le silence et l'oisiveté valent mieux que le travail et les distractions, si l'indulgence doit l'emporter sur la sévérité, si le traitement doit être moral plutôt que physique, enfin quelle direction on doit suivre pour les rendre à la société. Grandes questions qui restent pendantes, mêmes après les travaux de Pinel et d'Esquirol, grave sujet de recherches pour les élèves de ces maîtres, noble but où doivent tendre tous les efforts de ceux qui marchent sur leurs traces! Le mémoire de M. le Docteur Belhomme a fourni à MM. Brierre de Boismont et Baillarget, l'occasion de développemens d'un haut intérêt. Puissent-ils parvenir à dissiper toutes les obscurités qui règnent encore sur cette partie de la science! L'intelligence humaine cherchant un remède aux maux qui l'affligent elle-même, cette contemplation intime de sa propre faiblesse, cette intuition réfléchie d'une misérable nature qui a la conscience de son infirmité, tout cela révèle un pouvoir, une volonté, et fait espérer le succès. Celui qui veut,

qui veut fortement, qui veut toujours, triomphe de tous les obstacles, et tant d'efforts réunis ne peuvent manquer de produire ce beau résultat, surtout si l'amour de la science est le seul mobile des médecins qui s'occupent du traitement des aliénés.

Si, descendant de ces hauteurs, nous arrivons à des maladies plus accessibles à nos moyens d'étude, nous voyons un de nos confrères, M. Lagasquie, s'occuper avec fruit des affections nerveuses de l'estomac, indiquer le mode d'alimentation qui convient le mieux dans les gastralgies, et prouver que l'on peut, par des moyens bien simples, calmer des douleurs qui font le tourment d'un grand nombre de malades. Plusieurs observations importantes vous ont été lues par MM. Devilliers fils, Dumas et autres sur des cas d'éclampsie, d'inflammation avec gangrène des membranes séreuses, sur des maladies du cœur et des gros vaisseaux, sur certaines formes de pneumonies chez les vieillards, sur le délire qui succède aux fièvres intermittentes et sur beaucoup d'autres maladies non moins dignes d'intérêt. Mais ce qui a le plus souvent excité l'attention de la Société, ce sont les maladies des femmes et des enfans. A plusieurs reprises, un de nos confrères, M. Danyau, vous a fait part des observations qu'il recueille à la Maternité, des faits qui se présentent si nombreux dans ce vaste établissement, et vous avez vu quels enseignemens pratiques résultent de cette étude faite avec un soin si laborieux. Les accouchemens et leurs suites, tant pour la mère que pour l'enfant, sont l'objet de recherches continuelles sur ce vaste théâtre, où vivent les plus saines traditions de la science obstétricale, et les communications de notre confrère, nous tiennent au courant de tout ce qui intéresse le médecin praticien. Nous avons vu des pièces pathologiques d'une grande importance, venant à l'appui de certaines opinions sur le développement de l'œuf humain; d'autres vous ont montré des altérations de la peau chez les enfans nouveau nés, altérations sur la nature desquelles il reste peut-être encore du doute dans nos esprits; mais qui, signalées à votre attention, vous seront fort utiles et vous tiendront en

garde contre une sécurité trompeuse. Enfin, vous avez eu à discuter sur la valeur d'une nouvelle manière de traiter la section du cordon ombilical et de prévenir les accidens graves, qui sont dus à une mauvaise manière d'agir.

Je ne dois pas oublier de mentionner les diverses communications faites à propos de la variole régulière ou modifiée, primitive ou secondaire, qui s'est manifestée à plusieurs reprises dans le 12e Arrondissement, pendant cette année. M. Devilliers père vous a fourni beaucoup de renseignemens sur des faits curieux, observés par lui dans sa longue pratique, et vous avez vu que, peu à peu, le monde médical se range sous le joug de l'opinion éclairée par l'observation rigoureuse de la nature. La vaccine ne trouve plus de prôneurs enthousiastes de sa faculté préservatrice absolue; chacun convient de la possibilité d'une éruption nouvelle chez des individus régulièrement vaccinés, de même que la variole peut survenir une deuxième fois, chez ceux qui l'ont déjà eue; et l'on se borne à penser que la variole comme la vaccine, diminuent considérablement les chances de l'invasion de la maladie. Cela ne suffit-il pas pour proclamer hautement l'immensité du bienfait, et pour conserver à Jenner, son beau titre de bienfaiteur de l'humanité ?

Ceux d'entre nous qui s'occupent plus particulièrement de chirurgie, vous ont fait voir des individus opérés et guéris de maladies graves. M. Pinel-Grandchamps nous a présenté des amputés ramenés promptement à la vie et à une santé florissante lorsque, par suite d'une lésion articulaire, ils avaient été conduits aux derniers degrés de l'affaiblissement et du marasme; vous avez vu de belles cicatrices indiquer seules la place où furent des tumeurs de mauvais caractère; enfin, vous avez été témoins de succès non douteux dans le traitement du strabisme. Cette opération, encore nouvelle, et qui a déjà passé par les diverses phases de l'enthousiasme et du refroidissement, restera dans la science, réduite, il est vrai, dans ses applications, mais véritablement utile, et capable de rendre de grands services à ceux dont la vue a besoin d'une modification profonde, modification qui ne peut résulter que d'un changement

complet dans les rapports ordinaires de l'axe visuel de chaque œil. Et puisqu'il s'agit de maladies des organes des sens, j'ajouterai que votre Secrétaire-général vous a communiqué plusieurs faits relatifs à l'histoire de la surdimutité congéniale ou accidentelle, au développement des tubercules dans le rocher, et à diverses formes de maladies de l'oreille.

Je sens la nécessité d'abréger ce travail, mais je ne puis omettre de mentionner les travaux d'un de vos Secrétaires, le docteur Daremberg, qui recherche avec tant de soin l'origine de nos connaissances médicales dans la docte antiquité, dont il se constitue pour nous l'historien et l'interprête. Qui de nous n'a éprouvé un vif sentiment de surprise en écoutant la lecture de ces notes érudites où se trouvent consignées tant de découvertes qui ont eu le temps d'être oubliées par les générations auxquelles nous succédons? Qui de nous ne demeure convaincu de l'utilité de ces recherches, qui ont pour but de nous montrer ce qui a été fait, et de nous faire connaître une foule d'idées dont les germes féconds n'ont besoin que d'un peu de travail pour prendre rang dans la science, et honorer ceux qui sauront les produire au grand jour? Remercions donc notre laborieux confrère de nous rappeler sans cesse le respect que méritent les grands hommes de l'antiquité, et de remettre en lumière les titres qu'ils ont à notre admiration. Les inventeurs modernes seraient plus modestes s'ils connaissaient la filiation des idées qu'ils envisagent dans leurs derniers développemens. Tel enfantement laborieux d'un procédé opératoire ou d'une formule thérapeutique, se réduirait à un simple rappel d'une chose depuis long-temps oubliée, si l'on savait puiser aux sources, si l'on voulait recourir à la lecture attentive de ces livres dont nous ignorons même le titre. Il faut, en ce temps de tourmente intellectuelle, d'ambition dévorante et cupide, il faut rappeler au monde oublieux que ceux qui nous précédèrent ont largement créé, et que, de tout ce bagage dont s'énorgueillissent nos contemporains, peu de chose brille par une originalité véritable. Applaudissons aux efforts de ceux qui consacrent leurs veilles à ces explorations de la médecine an-

tique, et parviennent ainsi à rendre à chacun ce qui lui appartient.

Je ne dois pas omettre l'active coopération de Messieurs les Pharmaciens. Dans bien des circonstances, leurs études spéciales nous ont fourni d'utiles renseignemens sur des préparations de médicamens ou sur les questions de physique ou de chimie que soulève à chaque instant l'hygiène publique ou privée. Nous leur devons des remercîmens pour le zèle avec lequel ils s'associent à nos travaux. Nous en dirons tout autant de MM. Lainé et Plée, qui nous ont fourni l'occasion d'apprécier la solidité de leurs connaissances non moins que leur goût pour les sciences médicales.

Dans ce rapide coup d'œil jeté sur nos travaux de l'année, j'ai voulu seulement indiquer l'aspect général de nos séances, leur esprit, leur physionomie; je dois ajouter que le nombre des membres présens s'est notablement accru, que la plus louable activité règne dans nos travaux, et que chacun se plaît à reconnaître les avantages réels d'une semblable réunion. La présence habituelle de nos premières autorités municipales, nous prouve que cette association des Médecins du 12ᵉ Arrondissement conserve son vrai caractère d'utilité pratique; c'est une réunion de famille où les plus chers intérêts du pauvre sont le premier objet de nos soins, et nous devons des actions de grâces à ces honorables Magistrats, pour le loyal concours qu'ils nous prêtent en toutes circonstances.

Notre Société se maintient active par les seules ressources des membres qui la composent. Nous ne demandons rien à personne, mais aussi nous pensons que le contrat tacite qui nous lie les uns aux autres, doit recevoir sa complette exécution. Chacun doit à tous le tribut de son temps, de son zèle, et de plus, une contribution fort minime, qui suffit à couvrir les frais indispensables. Vous avez pensé que cette règle de mutualité ne pouvait souffrir d'exception, et que chacun de nous devait s'y soumettre. En conséquence, un petit article additionnel a complété votre réglement, et statué à l'avenir sur les mesures à prendre dans le cas d'un mauvais vouloir habituel et qui persévère, en dépit des avertissemens.

Le personnel de notre Société se compose de soixante-dix membres. Plusieurs n'habitent pas Paris, d'autres ne peuvent assister à nos séances pour des motifs plus ou moins valables, enfin, quelques-uns ne s'y rendent jamais, de telle sorte que le nombre des assidus dépasse rarement vingt-cinq personnes. Cependant cela suffit pour alimenter les réunions, et souvent des travaux prêts à être lus, sont remis à la séance suivante. C'est que le zèle des hommes laborieux ne se ralentit pas, et que les esprits bien faits se plaisent dans ce commerce intellectuel qui resserre les liens de bonne confraternité, si utiles dans le corps médical. Ceux-là même qui se plaignent le plus du triste isolement dans lequel chacun se place, qui déplorent la perte des meilleures institutions et le manque de cet esprit de corps qui faisait la force et la gloire des anciennes sociétés, ceux-là négligent le premier moyen de remédier à ces maux, ils dédaignent les réunions comme la nôtre, et ne voient pas qu'il y a là un germe actif de perfectionnement social. Plaignons les frondeurs, prouvons-leur, par notre exemple, que les plus modestes sociétés médicales sont plus utiles pour le progrès de la science, que les livres, qu'on ne lit guère, et les dissertations philosophiques, qu'on n'écoute pas. Faisons voir qu'il y a beaucoup à gagner dans ces associations où chacun apporte le modeste tribut de son travail, et contribue dans la mesure de ses forces, à composer ce faisceau de lumières dont l'éclat ne doit offusquer personne, car chacun a le droit d'en réclamer sa part.

Notre Société, comme toutes les institutions de ce genre, a eu plusieurs phases d'activité et de repos, d'accroissement et de faiblesse, de vigueur et d'oubli. Elle se recrute peu à peu, et dans le cours de cette année, quatre nouveaux membres sont venus s'asseoir parmi nous. Leurs noms nous promettent du zèle et du travail, et je ne doute pas que mon successeur n'ait, plus tard, à enregistrer les fruits de leur active collaboration. En attendant, nous devons inviter tous nos confrères à faire de la propagande en notre faveur. Plus nous serons nombreux, plus nous ferons de bien; plus l'esprit de concorde et

d'union fera de progrès parmi nous, et plus le corps médical en retirera de profit. Il serait bien à désirer que chaque Arrondissement de Paris eût une semblable réunion de Médecins, et nous sommes convaincus que l'Autorité municipale la favoriserait de tout son pouvoir. Les questions de salubrité locale s'y discuteraient, au grand avantage de tous, la médecine y gagnerait beaucoup, et les Médecins y gagneraient plus encore. Ils se verraient entre eux, se connaîtraient, se prêteraient un mutuel appui; leurs réclamations, sous forme collective, arriveraient plus puissantes auprès du pouvoir, et prouveraient que les intérêts de cette grande famille méritent d'être pris en considération. La Société de Médecine du 12e Arrondissement, fondée en 1824, peut s'enorgueillir de cette initiative, et les résultats qu'elle a obtenus démontrent hautement son utilité. Les rapports qui s'établissent tout naturellement entre les membres de ces sociétés locales, sont un puissant obstacle aux progrès du charlatanisme; ce contrôle mutuel retient dans la bonne voie ceux qui seraient tentés de l'abandonner, et l'esprit d'association neutralise peu à peu les funestes effets de l'isolement égoïste qui, sans souci de la dignité de notre profession, se complaît dans le culte des seuls intérêts matériels. Nous faisons des vœux pour que notre œuvre trouve de nombreux imitateurs.

Mais si quelques noms nouveaux ont grossi notre liste, si nous avons acquis d'honorables collègues, et vu s'agrandir le cercle de notre Société, nous avons eu à déplorer la perte d'un de ses membres les plus jeunes, et le deuil est encore dans tous nos cœurs. Hourmann, à peine âgé de quarante ans, arrivé à cette époque de la vie où l'on commence à recueillir le fruit du travail, a terminé sa trop courte carrière, loin de Paris, sans qu'aucun de nous ait pu payer à sa mémoire le tribut d'éloges qui lui était dû. Nous nous sommes tous associés au chagrin de sa famille, nous avons senti tout ce qu'il y avait d'amertume dans cette séparation, et chacun de nous a plaint celui qui mourait, presque autant que ceux qui lui survivaient. C'est une triste tâche à remplir, que de vous retracer, en peu de mots,

la vie de notre infortuné collègue, mais c'est un devoir pour votre Secrétaire-général, et je saurai m'en acquitter, certain d'être écouté avec intérêt quand il s'agit de rendre justice à celui que nous regrettons tous, et qui était si digne de nos regrets.

Joachim Hourmann naquit à Angers, en 1802, de parens respectables, mais peu fortunés. Son père, qui vint dans l'Anjou en qualité de militaire, pendant la révolution, quitta le service, se maria et s'occupa d'instruction publique. Homme éminemment poli, bienveillant, il se consacra long-temps à l'éducation de son fils, et le vit répondre pleinement aux soins qui lui furent prodigués. Après de bonnes études classiques faites au lycée d'Angers, Hourmann s'occupa d'études médicales, et passa quelques années dans cette école secondaire de médecine, où vivent les traditions de Béclard et de quelques autres hommes qui ont suivi les traces de cet excellent anatomiste.

Vous le savez, Messieurs, souvent les premières impressions sont décisives, l'avenir tout entier dépend de ces germes confiés aux jeunes esprits pleins d'ardeur. Hourmann vit cultiver l'anatomie par des mains habiles et infatigables, il devint anatomiste, et cette première impulsion donnée à son goût, a réagi sur toute sa carrière. Il voyait MM. Bérard, Ollivier et quelques autres encore, se livrer avec ardeur aux dissections, et donner ainsi une base solide à leur éducation médicale; il comprenait que si l'école secondaire d'Angers a acquis quelque renommée, elle est due toute entière à cette circonstance fondamentale, et, sans s'en douter, il suivit la même voie, marcha sur les traces de ses devanciers, et se les proposa toujours pour modèle.

Hourmann avait commencé fort jeune l'étude de la médecine, et lorsqu'il fut reçu docteur, en février 1824, il avait à peine vingt-deux ans. Sa dissertation inaugurale sur l'extirpation de la glande parotide fut très-favorablement accueillie, et depuis, on l'a souvent citée à propos du fait important qui lui sert de base, et qu'il avait recueilli à la Pitié, dans le service du professeur

Béclard. Le besoin de se créer une position (il venait de se marier avec la sœur des deux Bérard) l'entraîna loin de Paris, et il alla dans une petite ville de l'Anjou, essayer de se faire une clientelle. Mais les fatigues inséparables de l'exercice de notre profession dans un pays où, toujours à cheval, il faut parcourir, nuit et jour, de grandes distances, l'engagèrent à quitter Jarzé et à se rendre à Angers même, pour tenter la fortune sur ce nouveau théâtre. Quelques années consacrées à ces tentatives n'ayant amené aucun bon résultat, il se décida à revenir à Paris, pensant, avec juste raison, que la position brillante conquise par ses deux beaux-frères lui viendrait en aide, et favoriserait ses travaux. Il vint donc ici et s'occupa activement de clientelle, mais on sait combien il est difficille de réussir dans cette voie, et dès-lors il entreprit de nouvelles recherches anatomiques, fit des cours, dirigea les dissections d'un grand nombre de jeunes élèves, et parvint ainsi à se créer une position indépendante. Le professeur Cruveilhier, si bon juge en pareille matière, voulut s'adjoindre Hourmann dans les travaux immenses qu'il eut à exécuter pour la publication de son Traité d'anatomie descriptive, et nous avons souvent entendu ce maître si honorable rendre une éclatante justice à son jeune collaborateur.

Plus tard, la carrière des concours s'ouvrit devant notre confrère; il fut nommé Agrégé de la Faculté, puis Médecin du bureau central des hôpitaux, et dès-lors, ses études médicales prirent un caractère plus pratique. Il publia successivement plusieurs Mémoires dans les Archives et dans la Gazette. Mettant à profit sa position à la Salpétrière, il reconnut avec sagacité les diverses causes qui rendent si grave la pneumonie des vieillards, il fit remarquer les suites de la cachexie senile, et prouva qu'elle agit tout à la fois sur les parois thoraciques et sur le poumon lui-même; enfin il indiqua, dans un autre travail, la possibilité de reconnaître les épanchemens dans la plèvre par un signe qui ne vient pas du malade, mais bien de l'explorateur lui-même. Cette sorte d'égophonie produite par la voix du médecin, n'a pas, jusqu'ici, pris rang dans la science;

mais elle n'en prouve pas moins la finesse d'observation de notre collègue.

Placé par le Conseil général des hôpitaux, à la tête du service médical de l'hôpital de Lourcine, Hourmann vit bientôt que les maladies confiées à ses soins pouvaient fournir une ample matière à des recherches nouvelles, et que les affections des organes génitaux de la femme, soit qu'elles dépendissent d'une cause spécifique, soit qu'elles fussent simplement de nature catarrhale, devaient être étudiées scrupuleusement, dans le but d'arriver à un diagnostic différenciel exact, et pour éviter d'appliquer au hasard un traitement long, dispendieux, et souvent nuisible. Notre confrère se livra donc avec ardeur au travail, et il se croyait certain de toucher le but qu'il s'était proposé d'atteindre, lorsque les premiers symptômes d'infection syphilitique se déclarèrent, et vinrent arrêter le cours de ses explorations. Une légère plaie à la main favorisa l'absorption du virus, et après un certain temps d'incubation, marqué par des accidens insolites et dont on était loin de soupçonner la vraie cause, il se manifesta tout-à-coup une série de désordres qui résistèrent aux traitemens les plus énergiques. Nous avons vu notre malheureux collègue, en proie à des douleurs effroyables, succomber lentement par suite des altérations organiques les plus compliquées, sans que rien ait pu arrêter la marche de cette maladie. Le Médecin qui se sent ainsi fatalement entraîné vers la tombe, qui s'y voit descendre peu à peu, sans pouvoir trouver de ressources efficaces dans les lumières acquises par l'expérience, celui-là doit regretter amèrement la vie, surtout lorsqu'il laisse après lui une famille dont il était l'amour et le soutien. Hourmann a vu ce moment terrible sans faiblesse, il a eu la conscience de son généreux dévouement, il a senti qu'il avait fait son devoir et payé sa dette à la science et à l'humanité. Il a regretté sans doute de n'avoir pu faire davantage, mais il a fait tout ce qu'il a pu, et Messieurs, celui qui a le droit de se rendre ce témoignage, et à qui chacun le rend également, celui-là peut mourir avec sérénité. Les derniers jours d'Hourmann ont été pleins de joie : il

a vu le chef du corps médical de Paris, apporter sur son lit de douleur une noble récompense, et bien méritée, assurément ; mais le signe de l'honneur ne devait pas briller sur la poitrine de notre infortuné collègue, il a paru un instant sur son cercueil, comme le trophée que l'on dresse sur la tombe d'un guerrier mort sur le champ de bataille. Car pour nous, chers confrères, la pratique de l'art a ses dangers, et ceux-là sont d'autant plus terribles que rien ne peut les écarter ; le corps médical peut montrer avec orgueil ses héros et ses martyrs, ou plutôt, il ne les montre pas, il se contente de les admirer, de les imiter, et laisse à d'autres la satisfaction d'enfler des bulletins et de sonner les fanfares de la victoire. Le courage civil n'a pas besoin de louanges, et les Médecins qui s'acquittent bravement de leur devoir ne songent pas même à l'ingratitude de ceux qui profitent de leurs soins sans penser à la main qui les donne. Qu'il nous suffise de savoir qu'au milieu de cet égoïsme qui domine la société moderne, il y a encore de nobles cœurs qui comprennent la voix de l'humanité, et ne reculent devant aucun des sacrifices que réclame le sentiment du devoir. Nous puiserons dans cette idée consolante la force nécessaire pour accomplir notre mission ici-bas ; nous saurons d'ailleurs que, grâces à des institutions utiles, celui qui succombe avant le terme sous le fardeau, mourra honoré de tous et ne recueillera pas seulement un tribut de stériles regrets. L'Association mutuelle des Médecins de Paris vient noblement au secours de ceux qui survivent ; le Gouvernement lui-même, vivement sollicité par un homme qui sait apprécier tous les services rendus, et qui ne perd pas une occasion de les faire valoir, le Gouvernement prête son appui aux veuves et aux orphelins, et s'efforce de réparer les maux qui naissent à la suite d'une si grande infortune.

Enfin, Messieurs, et pour terminer ce travail sans doute trop long, par quelques mots capables d'adoucir les pénibles émotions que fait naître la perte de notre malheureux collègue, nous consignerons ici le plaisir que nous avons tous éprouvé en voyant reparaître parmi nous un de nos confrères, le doc-

teur Michon, que le soin de sa guérison avait, pour un moment, éloigné de Paris. A diverses reprises, notre Société a témoigné tout l'intérêt qu'elle prenait à sa santé, et je crois me rendre l'interprête de tous, en exprimant à notre collègue ce sentiment d'heureuse sympathie qui, je l'espère bien, n'aura plus à se manifester à son occasion.

Nota. Dans cette séance, il a été procédé à l'élection des membres du Bureau, et le scrutin a fourni les résultats suivans :

Président, M. Danyau.

Vice-Président, M. Michon.

Secrétaire-général, M. Menière.

Secrétaires particuliers, MM. Daremberg et Baillarget.

Trésorier, M. Petit.

Paris. Imprimerie de Lebègue, rue des Noyers, 8.